


La première œuvre de Nersēs Shnorhali (1121)

(*Sacralisation poétique d'un geste nationale*)*

▼ **RÉSUMÉ** L'article analyse le poème épique *Vipasanut'iwn* de Nersēs Shnorhali (composé en 1121), qui marque le début de la carrière littéraire de cet éminent poète arménien. En utilisant des octosyllabes monorimes, Shnorhali a introduit une innovation dans la poésie arménienne. Il s'inspire de l'*Histoire* de Movsēs Khorenats'i et d'autres travaux des historiens pour relater des événements historiques, la geste épique de son lignage remontant à la dynastie royale des Arshakuni et, en particulier, les défis auxquels l'Arménie chrétienne a dû faire face lors des invasions seldjoukides. La solidarité entre les exploits de sa propre famille descendant des Arshakuni et les événements historiques de la nation arménienne est un thème central de l'œuvre de Shnorhali. Bien qu'il considère la Providence divine comme la clé pour comprendre l'histoire et surmonter les crises de son temps, il offre une leçon qui reste pertinente pour les défis contemporains de l'Arménie.

▼ **ABSTRACT** The article examines the epic poem *Vipasanut'iwn* by Nersēs Shnorhali composed in 1121, which marks the start of this eminent Armenian poet's literary career. Using monorhyme octosyllables, Shnorhali broke new ground in Armenian poetry. He drew on the *History* of Movsēs Khorenats'i and works of other historians to recount historical events, the lineage of the Arshakuni dynasty, and, in particular, the challenges faced by Christian Armenia during the Seljuk invasions. The "solidarity" between the epic deeds of his own family, i.e. the Arshakuni ancestors, and the historical events related to the Armenian nation is a central theme in his work. Though Nersēs Shnorhali regards divine providence as key to understanding history and overcoming the crises of his time,

* L'article est basé sur ma conférence prononcée au siège de l'UNESCO, à Paris, le 27 juin 2023, à l'occasion du 850^e anniversaire de la mort de Nersēs Shnorhali (le Gracieux).

Jean-Pierre Mahé  0000-0002-0071-8202 • Membre de l'Institut de France (Email: ajpmahe.keralsit@hotmail.fr)

Cite this article: Jean-Pierre Mahé, 'La première œuvre de Nersēs Shnorhali (1121)', *Matenadaran: Medieval and Early Modern Armenian Studies (MEMAS)*, 2.1 (June 2025), 31–43
<<https://dx.doi.org/10.1484/J.MEMAS.5.152564>>

DOI: 10.1484/J.MEMAS.5.152564

© 2025, Brepols Publishers n.v.

he offers a lesson that remains relevant to Armenia's contemporary challenges.

▼ **MOTS CLÉS** Nersēs Shnorhali, *Vipasanut'iwn*, Arménie médiévale, octosyllabe monorime, poésie épique, Arshakuni, Pahlawuni, histoire arménienne, poésie arménienne.

▼ **KEYWORDS** Nersēs Shnorhali, *Vipasanut'iwn*, Medieval Armenia, monorhyme octosyllable, epic poetry, Arshakuni, Pahlawuni, Armenian history, Armenian poetry.

▼ **ISSUE** Volume 2 (June 2025), issue 1

1. Introduction

La *Récitation épique* (*Vipasanut'iwn*) de Nersēs Shnorhali¹ (1121) est la première création littéraire d'un poète de 19 ans², ordonné prêtre l'année précédente. Son frère aîné, Grigoris III Pahlawuni, est Catholicos d'Arménie depuis 1113. Vers le milieu du XI^e siècle, la plus ancienne nation chrétienne du monde, privée de son indépendance par l'annexion byzantine (Berbérian 1967), se vit menacée sur ses terres ancestrales et livrée au chaos après la prise d'Ani par les Seldjoukides en 1064, et la déroute des Grecs à Mantzikert en 1071.

Devant les hordes turques déferlant sur l'Arménie et l'Anatolie tout entière, Apirat Pahlawuni³, le père de Grigoris et de Nersēs, cherchant refuge dans la chaîne montagneuse du Taurus, s'était fixé dans la forteresse de Tsovk⁴ (à l'est de Marash et au nord d'Aynt'ep), qu'il défendait avec ses deux fils aînés, Barsegh et Shahan⁵ le Stratège (*Zōravar*).

En 1105, Grigoris et Nersēs, destinés à l'état religieux, furent envoyés au monastère Karmir vank', près de K'esun, où un excellent précepteur, nommé Basile, rescapé d'Ani, leur transmet les grands traits de la science ecclésiastique de l'époque. Mais cette initiation, si brillante qu'elle fût, était loin d'égaliser la profondeur et l'étendue du programme complet des écoles monastiques arméniennes (Calzolari 2022 ; Arevshatyan & Matevosyan 1984), comme Narek ou Sanahin, aux X^e-XI^e siècles, jusqu'à l'invasion seldjoukide.

Le jeune Nersēs était ébloui par le génie littéraire et l'érudition de son arrière-grand-père, Grigor Magistros Pahlawuni, à qui il prêtait le talent poétique d'Ho-

1 Sur la vie et l'œuvre de Nersēs Shnorhali, voir Zekiyani 1982, col. 137–50. Sur la *Récitation épique*, voir Orskanyan 2000.

2 Si l'on accepte la date traditionnelle de sa naissance en 1102. Karen Matevosyan (Matevosyan 2023) vient de retrouver au Maténadaran un colophon qui avance cette date de dix ans. Dans ce cas, Nersēs, véritable enfant prodige, n'aurait eu que 11 ans. L'hypothèse n'est pas invraisemblable, étant donné le caractère scolaire de l'œuvre et l'inexpérience alléguée par l'auteur.

3 Sur la généalogie des Pahlawuni, voir Mutaġian 2012, vol. 1, 248–57 sur l'histoire de la dynastie, et vol. 2, table 40 (« les Pahlawuni d'Euphratèse »).

4 Cf. Mutaġian & Van Lauwe 2001, 76s. (carte : sièges des autorités religieuses arméniennes au cours de l'histoire).

5 Deux fils pour les armes, et deux fils pour l'Église, en plus d'une fille, nommée Mariam.

mère et l'éloquence dialectique de Platon (*Vip.*⁶ 1113–14⁷). Il ne mesurait que trop l'insuffisance de sa propre formation dans le domaine des sciences profanes (*արևուրհիւր* « de l'extérieur »⁸), rhétorique et philosophie. Il regrettait amèrement de n'avoir pu apprendre, à cause de son jeune âge et des circonstances tragiques de son temps, la pratique des exercices de l'école, *progymnasmata* (Aelius Théon 1997)⁹, et de n'avoir pas séjourné dans une cité comme Athènes, où il eût pu s'instruire des *Catégories* d'Aristote et des subtilités de la Grammaire (*Vip.* 15–32).

2. Contenu et originalité poétique du *Vipasanut'iwn*

Le titre développé du poème annonce « Une *Récitation épique* sur la semence des fils de Hayk et la souche des Arshakuni depuis le commencement », c'est-à-dire la répartition de la terre entre les fils de Noé. C'est une référence assez claire aux gestes héroïques (*իկոյ*), jadis récitées par les aèdes (*գրուսուկ*), dont Movsēs Khorenats'i, le « Père de l'histoire (*Պատմաբան*) » arménienne, a fait la source principale de sa « Généalogie de l'Arménie Majeure » (*Ծննդաբանություն Հայոց Մեծաց*).

De fait, pour l'essentiel, Nersēs s'appuie sur l'histoire de Movsēs, qu'il complète au besoin par d'autres chroniqueurs¹⁰. Mais il faut souligner d'emblée deux grandes originalités. La première est que Nersēs écrit la totalité de son texte en octosyllabes monorimes, non divisés en strophes¹¹. La rime ne change qu'une seule fois, en passant du prologue (60 vers en rime *-i*) au corps du poème (1594 vers en rime *-eal*). C'est une innovation majeure dans l'histoire de la poésie arménienne.

En effet, les extraits des plus anciennes épopées païennes citées par Movsēs, Agathange ou Grigor Magistros n'attestent ni rimes, ni assonances, ni schéma métrique régulier (Bahat'ean 1891, 5–6). Grégoire de Narek, le grand poète mystique de l'an mille, se fonde principalement sur des groupes de cinq syllabes, mais avec de nombreuses variations. Dans cette très ample confession des péchés de l'humanité tout entière, la rime et l'assonance n'apparaissent que dans quelques prières pour susciter les larmes de la pénitence¹². On ne saurait alléguer ici l'influence de la poésie arabe, car Grégoire de Narek se réfère explicitement à l'usage arménien des pleureuses, qui accentuent les mêmes voyelles pour rendre leurs plaintes plus déchirantes.

6 = *Vipasanut'iwn*.

7 Les numéros de ligne du *Vipasanut'iwn* sont indiqués selon Nersēs Shnorhali 2018.

8 Appellation byzantine traditionnelle des arts libéraux (Παιδεία τῶν θύραθεν) en usage chez les païens, c'est-à-dire les gens « du dehors », par opposition aux chrétiens, qui sont « du dedans » (cf. Lemerle 1971, 54).

9 Dans cette édition des *Progymnasmata*, les chapitres 1 à 12a, conservés en grec, ont été reclassés d'après l'ordre, plus authentique, de la version arménienne du VI^e s. ; les chapitres de la fin, 12b à 17, préservés uniquement en arménien, ont été édités à la place du grec perdu.

10 Par exemple, Agathange, Buzandaran, Ghazar P'arpets'i, Mesrop Vayots'dzorets'i ; cf. tableau détaillé des sources de Nersēs Shnorhali par Manik Mkrtchyan (Nersēs Shnorhali 2018, 61–63).

11 Contrairement au *Jésus Fils unique*, divisé en quatrains.

12 Par exemple, dans le *Livre de Lamentation* (*Մանկան Ողբերգություն*) de Grégoire de Narek (26), probablement pour imiter les thrénodies orales des pleureuses ; cf. Mahé 1983, 256.

Le premier usage systématique de la rime se rencontre, vers 1050, dans l'épopée biblique de Grigor Magistros, où celui-ci entend démontrer à l'émir Manuçeḥr¹³ que le souffle et l'accent poétique de l'Ancien Testament surpassent ceux du Coran (Grigor Magistros 2012, 139–86). Cette fois-ci la référence à la poésie arabe est explicite. Quant au rythme, les vers de 16 syllabes prédominent ; mais la métrique est encore très loin d'être régulière. Malgré ces quelques prémices et l'exemple de son arrière-grand-père, Nersēs a donc créé une forme tout à fait neuve, d'une souplesse et d'une harmonie sans précédent. La *Vipasanut'iwn* se grave aisément dans toutes les mémoires et connaît bientôt une grande diffusion. Aux siècles suivants, le genre des *caffas* (de l'arabe *kafiye*), courts poèmes rimés, ne tarde pas à se répandre dans la poésie populaire arménienne.

La seconde originalité du poème consiste dans la solidarité indissociable que Nersēs établit entre la geste épique de son lignage et celle de la nation arménienne tout entière. Pour évoquer ce lien, le poète se réfère à ses « propres ancêtres » (*յիշխուլիւնն իւշխուի*), c'est-à-dire les Arshakuni, dynastie royale des Arsacides, ainsi qu'à son nom même de Nersēs. En effet, selon lui, les Arshakuni appartiennent à la souche parthe des Pahlawuni, d'où descend le fondateur du christianisme arménien, son ancêtre, saint Grégoire l'Illuminateur.

Shnorhali, qui se juge indigne de la sainteté de cette ascendance, se déclare lui-même « simple homonyme de Nersēs le Grand d'Arménie, rejeton de ses branches, mais peu conforme à ses racines »¹⁴. Bien qu'il n'ose se comparer au quatrième Catholicos grigoride, prétendument empoisonné par le roi Pap en 373, le nom de Nersēs l'engage à faire preuve d'un complet dévouement à l'Église et à la nation.

3. Présentation historique de l'Arménie chrétienne

Pour mieux comprendre la structure de son poème, nous devons résoudre deux énigmes qui touchent à l'histoire, ou plus exactement à l'autoreprésentation historique de l'Arménie chrétienne.

Première énigme. Comment se fait-il que la lignée des Catholicos descendants de l'Illuminateur, qui s'éteint à la mort de Saint Sahak en 438, réapparaisse brusquement¹⁵, de 1066 à 1203, en la personne de sept patriarches Pahlawuni, depuis Grigor II Vkasasēr (le Martyrophile) jusqu'à Grigor VI Apirat ? La réponse tient probablement aux ingénieuses spéculations généalogiques du savant Grigor Magistros, qui aura sans doute trouvé moyen de relier ses ancêtres Apughamrents' à la lignée de l'Illuminateur, peut-être par le biais des Surēn Pahlaw iraniens (cf. Łazar P'arpec'i 1991, 57–59 [§ 14]), hôtes à Ctésiphon du Catholicos saint Sahak en 428.

13 Les manuscrits contiennent des formes corrompues : *Manazi* ou *Manuchi*.

14 *Élégie sur la chute d'Édesse* 1030–31 (Nersēs Shnorhali 2018, 204). Cf. Nersēs Shnorhali 1984, 82.

15 La mention des Pahlawuni, qui figure dans l'*Histoire universelle* de Step'anos Asoghik au début du XI^e siècle, doit être considérée comme une interpolation. Il s'agit à l'origine d'une glose marginale, abusivement introduite dans le texte par un copiste plus tardif.

Mais, dans sa *Vipasanut'wn*, Nersēs n'explique pas précisément comment s'articule cette généalogie. Pour lui, cette ascendance est garantie par la science de son arrière-grand-père (*Vip.* 1093–1134), qui fut le premier à revendiquer pour sa famille le nom de Pahlawuni.

Le poète raconte comment Vahram, fils de Magistros, prenant modèle sur Saül, qui se fit appeler Paul, devint Grigor en religion, le futur Martyrophile (Kapoian-Kouymjian 1988, 16), et sauva l'Église arménienne de la disparition, au moment où les Byzantins, après la prise d'Ani, tentaient de la supprimer en empêchant l'élection d'un nouveau Catholicos. Pasteur errant d'un peuple déraciné, Grigor II rassembla son troupeau en visitant inlassablement toutes les métropoles du Proche Orient où les Arméniens s'étaient réfugiés (*Vip.* 1135–1262).

Seconde énigme. Comment expliquer l'indéfectible solidarité du destin des Arméniens avec celui des Pahlawuni, d'ascendance parthe ? En effet, selon les généalogies établies par Movsēs Khorenats'i, les Arméniens descendent de Japhet, tandis que les Parthes descendent d'Abraham et par conséquent de Sem. Or, depuis la dispersion des langues, entraînée par l'entreprise de la Tour de Babel, la progéniture de Noé est divisée en 72 langues et nations, irréductiblement dissemblables.

Tandis que les Arméniens, fils de Hayk, lui-même fils de T'orgom, issu de Japhet (cf. Carrière 1891, 44–46), se sont installés dans leur haut pays montagneux¹⁶, les Arshakuni, fils d'Abraham et de sa concubine Ketura, se sont fixés dans la ville de Bahl, en Asie Centrale, où ils reçurent le nom de Pahlawuni (*Vip.* 153–58). Mais Arshak le Grand, conquérant d'un immense empire, a fait cadeau de l'Arménie à son frère Vagharshak (*Vip.* 168–74).

Du point de vue strictement historique, les Arsacides n'ont régné sur l'Arménie que de 66 à 428, c'est-à-dire depuis Tiridate I^{er}, installé sur le trône par l'empereur Néron, jusqu'à Artashēs IV, destitué par le Sassanide Bahrām V. Mais Nersēs commet la même erreur que sa source Movsēs Khorenats'i. Ne connaissant ni les Orontides/Eruanduni (contemporains d'Alexandre le Grand et de ses successeurs jusqu'à 180 avant notre ère), ni les Artaxiades/Artashisean (qui devinrent satellites de Rome après la défaite de Tigrane II, en 55 avant notre ère), il attribue tous les règnes à la dynastie arsacide, qui est en réalité la plus récente, du I^{er} au V^e siècle.

Mais puisque les Arsacides sont identifiés aux Pahlawuni, cette erreur chronologique les crédite d'un rôle central dans la formation de l'État arménien, dont ils seraient, selon Nersēs et Movsēs, les véritables créateurs. À cela s'ajoute la mutation religieuse apportée par Grégoire l'Illuminateur.

La tradition arménienne connaît deux récits de la christianisation du pays. Tout d'abord, au lendemain de la résurrection du Christ, Abgar, roi d'Édesse et d'Arménie, qui avait adressé une lettre à Jésus au début de la semaine sainte, est guéri de la lèpre et baptisé par l'apôtre Thaddée (cf. van Esbroeck 1972). Beaucoup de ses sujets imitent son exemple. Malheureusement, à sa mort, le pays retombe dans l'idolâtrie (*Vip.* 279–313). Ce récit, qui confond plusieurs rois Abgar d'époques différentes,

¹⁶ *Hark'*, c'est-à-dire « le pays des Pères » (*Vip.* 107–114).

porte la trace d'un fait historique réel : le sud de l'Arménie fut évangélisé dès le tournant du I^{er} et du II^e siècle de notre ère par des prédicateurs de langue syriaque.

Dans le second récit, le pays devient définitivement chrétien, au début du IV^e siècle, par la conversion du roi Tiridate. Plusieurs indices convergents confirment la date et la réalité de cet événement. Néanmoins, les sources arméniennes qui nous le rapportent, ont une forme et un contenu si romanesques qu'on a peine à faire la part de la vérité factuelle et de la fiction narrative¹⁷.

Nersēs aborde le problème non du point de vue positiviste des sciences historiques, telles que nous les entendons aujourd'hui, mais sous l'angle de la grâce divine et des projets de la Providence. S'appuyant sur une légende ancienne¹⁸, il raconte que le traître Anak, assassin du roi Khosrov, père de Tiridate, a conçu, sans le savoir, son fils Grigor, le futur Illuminateur, à l'endroit même où avait été enseveli l'apôtre Thaddée (*Vip.* 392–97). De ce fait, par la grâce du saint, l'enfant fut, dès sa conception, purifié des intentions criminelles de son père. Grâce à cette justification miraculeuse, non seulement il survécut aux terribles épreuves qui l'attendaient—le massacre de toute sa famille, les supplices atroces qui lui furent infligés et sa réclusion de quinze (ou treize) ans au fond de la Fosse profonde (Khor Virap)—mais il réussit à purifier le roi Tiridate de crimes et de péchés si dégradants que le monarque perdit forme humaine et fut métamorphosé en “porc sauvage” quand il fit exécuter la vierge Hrip'simē et ses compagnes (*Vip.* 569–92).

Malheureusement, les Catholicos grigorides qui succédèrent à l'Illuminateur, furent tous victimes des monarques ou des impies, dont ils réprimandaient la conduite. Aristakēs, fils de Grégoire, fut assassiné par un pécheur anonyme (*Vip.* 726–30). Yusik, fils de Vrt'anēs, fut flagellé à mort par le roi Tiran, meurtrier de l'ascète syrien Daniël (*Vip.* 764–70). Saint Nersēs le Grand lutta en vain contre les vices et les crimes du roi Arshak II. Après la mort de celui-ci dans les geôles sassanides, le patriarche fut empoisonné par le roi Pap, dont il avait critiqué les mœurs (*Vip.* 775–824). Enfin, Sahak le Parthe, fils de Nersēs, promoteur, avec Mesrop Mashtots', de l'alphabet et de la traduction de la Bible, fut déchu de son siège (en 428) et remplacé par des indignes à cause des intrigues des princes (*Vip.* 954–59).

Nersēs le Grand (*Vip.* 829–56) et Sahak le Parthe (*Vip.* 965–68) furent tous deux gratifiés de visions prophétiques leur annonçant la fin de la dynastie arsacide et du Catholissat grigoride, ainsi que l'abolition du royaume et l'asservissement des Arméniens aux perses zoroastriens, au califat islamique et à maintes nations barbares¹⁹.

Ébranlés par ces oracles, les Arméniens se laissèrent un moment gouverner par l'Arsacide Vagharshak, élevé comme otage à la cour du pieux empereur Théodose. Le jeune monarque, qui avait la vaillance d'Achille, montra d'abord de grandes qualités, dignes de Tiridate. Aussitôt le pays recouvra sa force et sa prospérité. Mais

17 Kettenhofen 1995 présente une description rigoureuse et complète de la chronologie.

18 *Vie Karshuni de Grégoire l'Illuminateur*, § 8 (cf. van Esbroeck 1971, 24); Movsēs Khorenats'i, II, 74.

19 Ces visions relèvent d'une veine apocalyptique ; cf., par exemple, Muradyan 2014, 314 et Topchyan 2014, 370–71.

Vagharshak, grisé par ses succès, se rebella contre Théodose, qui le fit mettre à mort. Le royaume fut alors divisé entre les Grecs et les Perses (*Vip.* 869–98) en 384.

Pour Shnorhali, ces exemples n'appartiennent pas à un passé révolu. Il tente de convaincre ses compatriotes que le démembrement de l'Arménie, les souffrances indicibles des guerres, massacres et déportations, ainsi que le chaos qui en résulte, ne sont pas irréversibles, parce que rien de tout cela ne serait advenu contre la volonté du Tout-Puissant. C'est donc Dieu qu'il faut infléchir, et le remède est à portée de main, si l'on fait bon usage des préceptes de l'Illuminateur.

Reniant leur propre humanité, les nations barbares qui ont déchiré l'Arménie sont devenues « des fauves cruels assoiffés de sang » et s'adonnent aux « mœurs bestiales d'animaux répugnants » (*Vip.* 1050–51). Mais le Seigneur ne laisserait pas ces bêtes féroces attaquer les humains créés à son image, si ceux-ci n'avaient pas rompu la loi divine en péchant²⁰. C'est justement le cas des Arméniens. « Nous avons donc été livrés à ces nations / Par l'amertume de nos péchés, / Depuis le temps de saint Sahak, / Sans relâche jusqu'à nos jours. / Expulsés du berceau de notre naissance, / Exilés du pays de nos pères, / Émigrants sur un sol étranger, / Nous en oubliâmes le nôtre ! / L'intrus dévora notre monde : / Nous le vîmes de nos propres yeux ; / Nous fûmes dépecés par un peuple insensé, / Mais nul ne se détourna du péché » (*Vip.* 1070–83).

Cependant, pour qui sait voir, l'efficacité des leçons du passé est déchiffrable au jour le jour, dans l'actualité la plus terne ou la plus dramatique. Dans *Athalie*, Racine fait dire au grand prêtre Joad : « Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles ? » (*Athalie*, acte 1, scène 1, vers 104). C'est exactement le point de vue du jeune Nersès sur les tragédies de son temps.

Un seul exemple. En 1066, le siège catholicossal d'Arménie était vide depuis deux ans et rien ne laissait présager que les Byzantins reviendraient sur leur décision de le supprimer définitivement pour absorber de force les Arméniens dans l'Église impériale. Mais il a suffi d'un seul geste de bonne volonté pour les faire changer d'avis. Par une généreuse abnégation, par piété et dans l'intérêt de la nation, Gagik Bagratuni a consenti à échanger son royaume de Kars (dernier vestige de l'indépendance arménienne) contre la forteresse de Tsamndaw. Au prix de ce sacrifice propitiatoire, la Providence lui a permis d'obtenir le chrysobulle impérial autorisant la tenue d'un synode. On alla chercher Grégoire le Martyrophile (Grigor II V kayaser 1066) dans la solitude où il s'était retiré pour le faire siéger sur le trône de son ancêtre, l'Illuminateur (*Vip.* 1195–1225)²¹.

20 Comme ils tentaient de revenir au jardin d'Éden pour rapporter à Adam mourant le fruit d'immortalité, Ève et Seth tancent un serpent qui mordait un enfant. « Ô mauvaise bête, n'as-tu pas peur ? Tu oses combattre l'image de Dieu ? Comment as-tu eu droit d'ouvrir la bouche et comment as-tu enfoncé les dents ? ». Le serpent réplique : « Et toi, comment as-tu osé manger de l'arbre dont Dieu t'avait ordonné de ne pas manger ? » (Anderson & Stone [eds.] 1999, 42E).

21 Il faut insister sur le fait que Nersès Shnorhali est la source première sur cet événement, qu'il connaît directement par tradition familiale et sans doute par le témoignage personnel du catholicos Grégoire le Martyrophile. Le récit est confirmé par Matthieu d'Édesse II, 89–90 (Matthieu d'Édesse 1858, 128–30), qui s'inspire probablement de Yakob Sanahnets'i, dont l'information provient également de la famille Pahlawuni (Khachikyan 1971, 29–32).

En promouvant un Pahlawuni à la tête de leur Église nationale, les Arméniens ont amorcé un processus de pénitence et de redressement qui, au temps où Nersès compose sa *Vipasanut'iwun*, s'est confirmé trois fois de suite et semble avoir favorisé la consolidation des principautés arméniennes d'Euphratèse et de Cilicie (Dédéyan 2004, 205–18).

L'union des Églises chrétiennes – byzantine, romaine et orientales – est assurément une question vitale dans le Proche Orient méditerranéen au moment de la création des États latins. En confiant le destin de leur Église à la lignée de l'Illuminateur, les Arméniens se dotent d'un prestige et d'une autorité spirituelle, qui dépassent de beaucoup la puissance temporelle des Pahlawuni. Se réclamer de saint Grégoire, c'est remonter à une époque où les fractures dogmatiques consécutives aux conciles d'Éphèse et de Chalcédoine n'existaient pas encore. Plus que tout autre, un Catholicos Pahlawuni, nimbé dans la gloire de l'Illuminateur, est qualifié pour restaurer parmi les siens l'unité perdue.

C'est pourquoi le jeune poète, qui mêle intimement à l'histoire nationale la geste de sa prestigieuse ascendance, ne tardera pas, comme principal collaborateur de son frère, le Catholicos Grigor III, à s'impliquer dans les débats œcuméniques de son temps, en exposant très clairement et avec une grande précision les positions théologiques de l'Église arménienne.

Ces matières savantes ne peuvent s'exprimer qu'en prose, comme la *Lettre encyclique* (Nersès Shnorhali 2022, 39–134) adressée à tous ses compatriotes d'Arménie Majeure, de Cilicie, de Byzance et de Mésopotamie, peu après son élection au Catholicosnat.

4. Différence entre la prose et les vers

Par bonheur, Nersès a défini lui-même la vertu spécifique de la prose et des vers qui tiennent part égale dans son œuvre. Ces deux formes d'élocution dérivent l'une et l'autre de la grâce divine²², mais avec des finalités différentes. Accessible à tous, la parole en prose a une utilité pratique ; elle est à la fois puissante, entraînant et organisée. Mais les auditeurs se lassent vite ; ils s'ennuient et cèdent à la somnolence. C'est alors que la poésie réveille l'attention et ravive la ferveur. Elle dévoile à l'esprit le sens caché des êtres et des choses, elle ouvre la porte à l'intellect. Certes, les chants profanes s'égareront souvent en rêveries érotiques. Mais combien la grâce des vers est plus habile à exprimer les mystères divins ! Ainsi fit Salomon, dont le *Cantique des cantiques* inspire à l'âme l'amour de son époux céleste ; ou encore le prophète David, empli de l'Esprit saint par son onction royale, qui apprit sur sa harpe à chasser les démons (Nersès Shnorhali 1973, 23–33 [§ 983–92 ; § 3934–66] ; *Vip.* 3937–46) !²³

²² *Shnorhk'* : c'est évidemment de cette grâce divine que dérive le talent poétique de Nersès Shnorhali.

²³ Il faut saluer la sensibilité littéraire avec laquelle Manuk Abeghyan a su commenter ce beau texte (Abeghyan 1970, vol. 4, 105).

Alors que la prose décrit la réalité visible et que les chroniques ordinaires ne font que relater la succession aléatoire des événements, la poésie perce le mur de l'invisible ; elle révèle les mystères et les symboles. La *Récitation épique* de Nersēs Shnorhali entend déchiffrer le sens profond de l'histoire arménienne, y découvrir un espace sacré, comparable à celui des *Odes et des Hymnes* que le poète composera plus tard pour accompagner tous les temps de l'année liturgique.

5. Conclusion

En achevant cet exposé académique du génie poétique de Nersēs Shnorhali, et des périls qu'il combattit dans l'Arménie du XII^e siècle, je voudrais insister sur le fait que la situation de son temps, si précaire et si dramatique qu'elle fût, n'était pas plus angoissante pour sa patrie que la situation actuelle.

Du temps de Nersēs, l'Arménie était menacée de perdre tous ses territoires. Elle avait assisté en 1071 à l'effondrement de l'Empire byzantin, d'un bout à l'autre de l'Asie Mineure. Depuis l'an mille, beaucoup craignaient l'avènement prochain de la fin du monde.

Aujourd'hui, des menaces similaires subsistent toujours, mais sous des noms différents.

La grande différence entre le XII^e et notre XXI^e siècle ne tient pas à l'objet des craintes, mais aux moyens qu'on entend mettre en œuvre pour conjurer la menace. Dans nos sociétés sécularisées, on ne croit plus, comme Nersēs Shnorhali, à la Providence divine, ni à la puissance de la prière des saints. On entend repousser le mal par des moyens matériels ou supposés rationnels.

En revanche, Nersēs Shnorhali nous rappelle, par sa vie et par son œuvre, que le dévouement désintéressé de personnes et de collectivités d'élite peut infléchir le cours des événements et redresser les situations les plus désespérées.

Annexe

« La grâce du poète » (extrait de « Jésus le Fils » ; Nersès Shnorhali 2018, 454)²⁴ :

... Car la grâce n'est pas réservée à un seul,
Mais partagée entre une multitude.

Offrant aux uns une parole claire,
Elle rend son discours utile au plus grand nombre ;
Aux autres, elle découvre le sens caché des mots,
Pour éveiller leur âme de sa somnolence.

A ceux-ci elle donne de parler en prose,
Mais d'un verbe puissant et bien organisé ;
A ceux-là, elle accorde le talent des vers,
Qui ont pouvoir d'ouvrir la porte à l'intellect.

Nous ne savons que trop comme est notre nature :
Si prompte à se lasser, succombant à l'ennui.
Voilà pourquoi la grâce a posé sur nos lèvres
Maintes formes et façons d'enchaîner les propos.

Ainsi j'ai, moi aussi, jeté sur le papier
Les paroles ailées d'un discours versifié
Afin d'emplir de joie les amis de la langue,
Mes bienveillants lecteurs.

... Ըստ այսմ եւ շնորհն ոչ միակի,
այլ ի բազումնրս բաժանի.

Ոմանց տայ շնորհ մեկին բանի,
զի հանրական լուր աւգտեցի,
3955 Այլոց իմաստ ծածուկ ճառի,
զի զարթուցե՛ գնիրհեալ հոգի:

Ոմանց տայ բան, որ ոչ չափի,
բայց զաւրաւոր եւ ըստ կարգի,
Այլոց շնորհէ բանըս տաղի,
3960 զի եւ այնու միտքն բանի:

Քանզի բնութիւն մեր է յայտնի
արագայագ եւ ձանձրալի,
Վասն այտորիկ տայ նա լեզուի
զոգնաստեռեան ազգս բանի:

3965 Ըստ այսմ եւ ես նկարեցի
զներտաղական բանս ի քարտի,

24 Notre traduction, moins littérale que celle d'Isaac Kéchichian (Nersès Shnorhali 1973, 232–33 [§§ 985–93]).

Ի գուարճութիւն բանասիրի
եւ բարեմիտ ընթերցողի:

Références

- Abeghyan, Manuk. 1970. *Հայոց հին գրականության պատմություն* [*History of Old Armenian Literature*], part 2 (tenth–fifteenth centuries), in *Երկեր* [*Studies*], vol. 4. Yerevan: Armenian Academy of Sciences.
- Aelius Théon. 1997. *Progymnasmata*, texte établi par Michel Patillon, avec l'assistance pour l'Arménien de Giancarlo Bolognesi. Paris: Les Belles Lettres.
- Anderson, Gary A. and Michael E. Stone (eds.). 1999. *A Synopsis of the Books of Adam and Eve*. Atlanta, Georgia: Scholars Press (first published in 1994).
- Arevshatyan, Sen and Artashes Matevosyan. 1984. *Գլաձորի համալսարանը՝ միջնադարյան Հայաստանի լուսավորության կենտրոն* [*The University of Gladzor as the Centre Enlightenment in Medieval Armenia*]. Yerevan: Hayastan Publishing House.
- Bahat' rean, Avetik'. 1891. *Հին հայոց տաղաչափական արուեստը* [*The Metrical Art of Ancient Armenians*]. Shushi: Printing House of Mirzajan Yakobeants' (reprinted in 1984 in Yerevan, reviewed by Jean-Pierre Mahé in *Revue des études arméniennes* 20 [1986–87], 579–80).
- Berbérian, Haïg. 1967. «Հայոց կաթողիկոսական Աթոռին բարձու մը 11-րդ դարուն երկրորդ կէսին» [“The Abolition of the Armenian Catholicosate in the Second Half of the Eleventh Century”], *Handēs Amsōreay* 81, 145–160; 327–46. <https://archive.org/details/Berberian1967AtoinBardzume>
- Calzolari, Valentina (ed.). 2022. *Les arts libéraux et les sciences dans l'Arménie ancienne et médiévale*. Paris: Vrin.
- Carrière, Auguste. 1891. *Moïse de Khoren et les généalogies patriarcales*. Paris: Librairie Léopold Cerf.
- Dédéyan, Gérard. 2004. « Migrations arméniennes des XI^e–XII^e siècles et création de nouveaux pouvoirs au Proche Orient », dans *Byzance et ses périphéries. Hommage à Alain Ducellier*, ed. Bernard Doumerc et Christophe Picard. Toulouse: CNRS, Université de Toulouse-le Mirail, 205–18.
- Grigor Magistros. 2012. *Թողթը և չափաբերականք* [*Letters and Verses*], ed. Gohar Muradyan. In *Մասնակազմը՝ Հայոց* [*Medieval Armenian Authors*], vol. 16. Erevan: Nayiri, 139–385.
- Kapoïan-Kouymjian, Angèle. 1988. *L'Égypte vue par les Arméniens*. Paris: Singer-Polignac.
- Kettenhofen, Erich. 1995. *Tirdād und die Inschrift von Paikuli*. Wiesbaden: Reichert.
- Khachikyan, Levon. 1971. «Հակոբ Սանահնեցի՝ ժամանակագիր XI դարի» [“Yakob Sanahnets'i, a Chronicler of the Eleventh Century”], *Banber Erevani Hamalsarani* 1971/1, 22–48 (reprinted in 1999).
- Lazar P'arpec'i. 1991. *The History of Lazar P'arpec'i*, translated by Robert W. Thomson. Atlanta, Georgia: Scholars Press. <https://archive.org/details/ghazar-letter-1991>
- Lemerle, Paul. 1971. *Le Premier humanisme byzantin. Notes et remarques sur enseignement et culture à Byzance, des origines au X^e siècle*, Paris: Presses universitaires de France.
- Mahé, Jean-Pierre. 1983. « Échos mythologiques et poésie orale dans l'œuvre de Grigor Narekac'i », *Revue des études arméniennes* 17, 249–78
- Matevosyan, Karen. 2023. «Ներսես Շնորհալու ծննդյան թվականն ըստ իր եղբորորդի Գրիգորի հիշատակարանի» [“The Birthdate of Nersēs Shnorhali according to the Colophon of His Nephew Grigor”], *Banber Matenadaran* 35, 44–55. <https://banber.matenadaran.am/ftp/data/Banber35/Banber-35-3.KarenMatevosyan.pdf>

- Matthieu d'Édesse. 1858. *Chronique de Matthieu d'Édesse (962–1136), avec la Continuation de Grégoire le Prêtre jusqu'en 1162*, trad. Édouard Dulaurier. Paris: A. Durand.
- Muradyan, Gohar. 2014. “The Vision of St. Sahak in the History of Łazar P'arpec'i”, in *The Armenian Apocalyptic Tradition*, ed. Kevork B. Bardakjian and Sergio La Porta, Leiden-Boston: Brill, 315–25. https://doi.org/10.1163/9789004270268_015
- Mutafian, Claude. 2012. *L'Arménie du Levant (XI^e–XIV^e siècles)*, 2 vols. Paris: Les Belles Lettres.
- & Eric Van Lauwe. 2001. *Atlas historique de l'Arménie. Proche-Orient et Sud-Caucase du VIII^e s. avant J.-C. au XXI^e s.* Paris: Autrement.
- Nersēs Shnorhali. 1984. *La Complainte d'Édesse*, trad. Isaac Kéchichian. Venice: St. Lazarus Press.
- . 2018. *Վիպասանութիւն [Epic Poem]*, ed. Manik Mkrtchyan. In *Մասնագիրք Հայրոց [Medieval Armenian Authors]*, vol. 2.1.1. Yerevan: Matenadaran, 51–140.
- Nersēs Šnorhali. 1973. *Jésus, Fils unique du Père*, introduction, traduction de l'arménien et notes par Isaac Kéchichian. Sources chrétiennes 203. Paris–Lyon: Éditions du Cerf.
- Orskanyan, Heriknaz. 2000. «Ներսէս Շնորհալու «Վիպասանութիւն» պոեմը» [“The Epic Poem *Vipasanut'wn* by Nersēs Shnorhali”], *Etchmiadzin Monthly*, December, 101–14. https://arar.sci.am/Content/249756/file_o.pdf
- Topchyan, Aram. 2014. “The Armenian Version of the Apocalypse of Ps.-Methodius”, in *The Armenian Apocalyptic Tradition: A Comparative Perspective, Essays Presented in Honor of Professor Robert W. Thomson on the Occasion of His Eightieth Birthday*, ed. Kevork B. Bardakjian and Sergio La Porta. Leiden, Boston: Brill, 363–78. https://doi.org/10.1163/9789004270268_001
- van Esbroeck, Michel. 1971. « Un nouveau témoin du livre d'Agathange », *Revue des études arméniennes* 8, 13–167.
- . 1972. « Le roi Sanatrouk et l'apôtre Thaddée », *Revue des études arméniennes* 9 (1972), 241–83.
- Zekiyani, Levon B. 1982. “Nersēs Shnorhali”, *Dictionnaire de spiritualité*, t. 11, Paris: Beauchesne, col. 137–50.